

La séparation

Introduction

Pascale Mignon, Marina Stéphanoff

La séparation a mauvaise presse.

L'angoisse de séparation, angoisse de perte d'objet, est, selon Freud, le prototype de l'angoisse névrotique, dont l'analogie se retrouve dans l'angoisse de castration.

Cela explique-t-il sa mauvaise réputation ? Quoi qu'il en soit, les preuves de sa nocivité sont recherchées. Il n'est pas un symptôme de l'enfant – ou de l'adulte – qui ne soit attribué aux aléas de cette épreuve. Or la vie quotidienne de l'enfant présente de nombreuses situations de séparation, réelles, imaginaires ou symboliques. Autant d'événements qui imposent au jeune enfant la rencontre avec le manque, l'absence, la perte, et les réaménagements psychiques qui en découlent. Les effets sont très souvent considérés comme des désagréments à éviter, à compenser, des symptômes à neutraliser, niant ainsi, au nom de l'éprouvé de souffrance, la part de construction du sujet dont l'épreuve de la séparation est fondatrice. Le sevrage en est un bon exemple, « première séparation, (il) apporte certes une perte, un déchirement, mais aussi un gain et d'importance : celui de l'accession au langage » (Claude Boukobza). Séparer c'est aussi « distinguer de manière à ne pas confondre ¹ ». Se séparer, c'est se dégager de l'empire fusionnel qui porte les marques de la séduction première « sur laquelle s'appuie le processus continu de subjectivation » (Vincent Cornalba). « Séparer », comme le souligne C. Boukobza, a le même préfixe que « séduire » et que « secret ».

Les structures d'accueil du jeune enfant s'attachent à aménager la séparation. Éviter la souffrance et l'angoisse est pour les professionnels la finalité des dispositifs mis en oeuvre : adaptation, référence, nécessité d'un doudou... Si pour le tout-petit, l'absence de la mère, la perte de la perception de l'objet est assimilée à la perte de l'objet 2, il importe que l'adulte se déprenne de cette représentation du manque sous l'angle de la douleur du deuil ! Car nous rappellent Nadieh Pravaz et Fabienne Lefoll, c'est bien dans l'alternance de la présence et de l'absence de la mère, dans cet espace qui s'ouvre alors, que le tout-petit va dessiner son chemin de sujet. Aménager la séparation n'est pas gommer les affects qui sont inhérents à celle-ci, et ce temps d'absence des parents peut permettre à l'enfant d'inventer ses propres trouvailles dans ce moment de fragilité, développe Martine Maurice.

1. Alain Rey (sous la direction de), *Dictionnaire historique de la langue française*.

Mais les adultes face à la tristesse de l'enfant tiennent-ils le coup ? À moins qu'il n'emprunte au petit ce « doudou » qui est paré de tant de vertus consolatrices au point d'en faire un objet fétiche, un « must » de la panoplie du parent, qui n'a plus grand-chose à voir avec l'objet « trouvé-crée » dont parle Winnicott à propos des phénomènes transitionnels. Pascale Mignon, interroge une fonction nouvelle du « doudou » : éviter toute forme de déplaisir assimilée à une souffrance intolérable. Mais qui a peur d'avoir mal ? L'enfant qui pleure après le départ de sa mère ou l'adulte qui est auprès de lui... Masquer la perte, n'est-ce pas nier la perte ? Alors qu'accompagner l'absence, « mettre des bords au manque », c'est dessiner un contour pour l'espace psychique, permettre que s'ouvre une voie pour l'imaginaire... C'est bien, entre autre, cette notion de séparation psychique qui est attaquée lors de l'installation de caméras, reliées à internet, dans les structures petite enfance (Nicolas Murcier, Laurent Ott).

Imaginer que la séparation est évitable, que ses effets d'angoisse ou de tristesse peuvent être abrasés risque de barrer la construction du sujet. Comment sera alors appréhendée l'adolescence, ce « temps des copains, des amours et de l'aventure » qui implique un éloignement de la maison, de la famille et qui dévoile le risque de la vie ? Xavier Gassmann, analyse l'agir suicidaire d'adolescentes comme une tentative de « sortir », de se défaire des liens contraignants de l'enfance. Vincent Cornalba, s'appuyant sur les travaux de Jean Guillaumin, s'attache à comprendre la tentation traumatophilique présente chez certains adolescents. « Il existerait à l'adolescence la nécessité de chasser ce qui a été séduit en soi, de tenter – à défaut d'y réussir totalement – d'éradiquer les vestiges d'une séduction originaire. »

Reconnaître la séparation comme vitale, inhérente à la vie, au devenir autonome, c'est penser ce processus comme fondamental quant à la construction du moi et de l'objet, quant à la découverte de l'autre et au désir d'aller vers le monde. L'entrée dans la langue puis dans les apprentissages suppose la traversée de cette épreuve, cela peut demander un accompagnement extérieur à la famille, cela peut prendre du temps, c'est ce que traduit Gilles Guérin, dans le travail de rééducation qu'il a effectué avec Fabien. Se séparer permet de construire sa propre pensée, d'entrer dans la temporalité. Jeanne Benameur, écrivain, évoque une nécessaire coupure : une voie pour les productions créatrices, pour la sublimation. Magali Croset relie ainsi l'oeuvre de Bona de Mandiargues aux événements de sa biographie, faite de deuils et de ruptures. Et Denis Roche, écrivain et photographe, de façon plus sereine, mais non dépourvue de tension, nous explique sa recherche autour de la « rencontre du Beau et du Temps » par le biais de l'acte photographique. « Attendre dans la montée des circonstances qu'une image surgisse. Plaisir de l'attente lorsqu'elle n'est pas infinie ! L'attente comme marqueur C'est lui, le temps, qui est aussi profondément malmené lorsque surgissent certains, des événements aux résonances traumatiques. L'épreuve de instaure alors une blessure, une rupture dont les effets peuvent être dévastateurs. « Le temps psychique se fixe, alors même que le temps biologique lui, écrit Caroline Thibaudeau à propos des mineurs isolés propulsés dans étranger particulièrement menaçant. Et Karima Lazali, elle, évoque la construction mélancolique de certains enfants placés, dans leur rapport à l'objet Temps figé, attente envahissante, nous sommes proches de ce « désespoir d'absence » telle qu'était médicalement décrite la nostalgie au XIX^e siècle. retrouvons-nous cette forme de désespoir lors de la perte dans la réalité chéri : le travail de deuil qu'impose la privation irréversible de l'autre requiert des réaménagements psychiques des positions infantiles du sujet, nous l'expose Bruno Deswaene, à propos de la cure d'une patiente, suite brutale de son fils adolescent.

L'abandon, temps occulté et pourtant préalable à l'adoption qui en médiatisée, constitue une autre situation spécifique de séparation. Sylvie Yolande Black, Sophie Colineau, à l'écoute des mères qui accouchent sous s'interrogent sur les traces du lien à l'enfant dans le discours et les effets du dispositif de plus en plus formalisé, tel qu'il est mis en place par les publics : laisser un objet, un écrit, un nom dont l'enfant pourrait se « quelque chose » qui ferait office de lien, qui pourrait permettre de penser l'abandon comme une séparation ? Une preuve pour supporter cette épreuve Pour tout sujet, dans le fil de son histoire, il s'agit, à partir de ces éprouvés séparation, de constituer cet espace psychique, espace de représentation, pensée et de rêverie, qui est véhiculé par la langue et que seule l'expérience du autorise. À nous adultes de reconnaître la séparation, de la tolérer, et de l'accompagner, mais aussi de mettre à disposition de l'enfant les médiations qui permettront d'inventer sa rencontre avec le monde et avec les autres.